

MADAME DE SEVIGNE

De STEPHANE MALTERE

Sortir de la Bastille et entrer dans les quartiers du vieux Paris est pour moi, toujours, un plaisir. J'y retrouve le musée Picasso dans l'hôtel Salé, la Bibliothèque Historique dans l'hôtel de Lamoignon, la Caisse des Monuments Historiques dans l'hôtel de Sully ; et débouche avec bonheur devant le musée Carnavalet, fief de la Marquise de Sévigné. Le moment est toujours réconfortant et joyeux, même au cœur des embouteillages. Quatre siècles se sont écoulés, et la Marquise conserve son «aura» de sympathie. Elle, qui fut la contemporaine de La Fontaine, de Molière, de Blaise Pascal, de Bossuet, de Charles Perrault qui constituent les sommets de la littérature française, donne à ce XVII^e siècle, un naturel que seul un talent féminin pouvait lui donner. L'auteur, Stéphane Maltère, nous dit que, selon lui, sa nature dynamique, sa culture et son goût de la vie, se sont parfaitement accordés aux mœurs de son temps qui avaient favorisé le développement de la langue, le goût de l'écriture et l'ouverture aux autres.

Marie de Rabutin-Chantal était la fille d'un riche financier. Elle perd très jeune son père, Celse-Bénigne de Rabutin-Chantal, une tête

brûlée qui meurt au combat en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Pour la légende, le bruit avait couru qu'il avait été tué de la main de Cromwell. Quelque temps après, sa mère, Marie de Coulanges, meurt et Marie est élevée par ses grands-parents, très entourée

de ses oncles et tantes qui favorisent son ouverture au monde et lui donnent accès à une culture solide bien différente de celle pratiquée dans les couvents d'alors qui ne formaient les jeunes filles qu'à devenir des épouses servant leur mari. Elevée sans contraintes, seulement par la force de l'affection et la douceur de la persuasion, elle apprend avec eux le sens de la liberté. Chez Marie Lefèvre d'Ormesson, sa tante, à Sucy-en-Brie, elle s'essaya avec bonheur à l'art de la conversation. «Une heure de conversation», écri-

ra-t-elle, «vaut mieux que cinquante lettres!». Et c'est en la pratiquant qu'elle apprend à critiquer, à s'intéresser à l'actualité et à réagir à l'évènement. Le millier de lettres qu'elle a écrites avec esprit et naturel, était déjà en préparation. De son mariage avec Henri de Sévigné, elle eut deux enfants, Françoise et Charles. Mais cette union ne fut pas une grande réussite. D'un tempérament assez froid, elle reconnaissait volontiers qu'elle «préférerai(t) sa jeunesse,



LIVRE

sa santé et sa beauté aux plaisirs sexuels. Pendant que son époux était dans les bras de Ninon de Lenclos qui avait un goût prononcé pour les beaux jeunes hommes, Marie qui l'aime malgré ses infidélités, ne perd jamais à ce sujet son sens de l'humour. Ne déclara-t-elle pas un jour à son ami Ménage qui lui reprochait un jour de mettre trop de bien sur la tête de son mari, «*pourvu que je ne mette que ça sur sa tête*» !

Henri de Sévigné meurt au cours d'un stupide duel, à l'âge de vingt-huit ans. Marie quitte sa propriété des Rochers en Bretagne et se met à fréquenter salons et ruelles. Elle devient très vite «*la veuve à la mode*». On s'empresse autour d'elle. Chez son cousin Bussy-Rabutin, elle côtoie la Duchesse de Longueville, les poètes Carpenter et Marigny, Mathieu de Montreuil. Ils sont tous jeunes et joyeux. Elle écrira : «*Souvent, nous avons pensé crever de rire ensemble...*». Gilles Ménage qui, en 1650, a publié «*Les origines de la langue française*», écrit aussi les «*Miscellanea*» où la Marquise apparaît sous les traits d'une belle insensible qui rejette l'amour et se délecte des histoires malheureuses. Il est vrai qu'à cette époque, la liste de ses soupirants éconduits, était longue. Gilles Ménage qui est également subjugué par Madame de La Fayette dirige son goût en lui faisant lire la deuxième lettre des «*Provinciales*» de Blaise Pascal et lui confie son étude sur Malherbe. Et la voilà propulsée dans le courant en vogue, «*la préciosité*». La mode était aux «*Salons*» animés par une femme autour de laquelle gravitait la haute société. Ces réunions bien souvent ridiculisées s'intéressaient au développement du langage, aux usages mondains, aux mouvements de la société, et aux conceptions morales esthétiques et intellectuelles de l'époque. On y pratiquait le «*jeu des portraits*». Souvent

brutaux, toujours anonymes, femmes frustrées et amants éconduits pouvaient y décharger leur dépit et leurs railleries. Madame de Sévigné servit souvent de cible. Bussy-Rabutin son cousin qui deviendra par la suite son correspondant privilégié, ne l'épargna pas. D'autres la jugeaient «*hypocrite*», mais dans l'ensemble on s'accordait à dire qu'elle était «*sublime, un ange en terre, la gloire du monde*» ! Quel succès, dû sans doute à sa beauté, à son esprit !



Intelligente, libre, adulée, a-t-elle été vraiment heureuse ? Elle était trop passionnée pour mener une existence brillante et sereine, et porta l'amour maternel à son paroxysme. Ce qui nous vaut un si grand nombre de lettres. Elle connut les tourments de la séparation d'avec sa fille qui vivait à Grignan, son mari étant gouverneur de la Provence, et qui, culpabilisée répondait avec réserve aux élans de sa mère. «*Mon cœur est en repos quand il*

est près de vous», écrira celle-ci. Ou encore «Mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que je ne puis aimer si chèrement que vous...».

Ces lettres qui révèlent un amour exigeant récompensent ou soutiennent, apaisent ou réveillent les tensions entre la mère et la fille. Mais nous avons d'autres missives qui nous enchantent par leur poésie : *«Ces feuilles d'automne»,* écrit-elle, *«au lieu d'être vertes, sont aurore et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocart riche et magnifique... La jeunesse n'a que du vert et nous autres, gens d'arrière-saison, sommes de cent mille couleurs, les unes plus belles que les autres» !*

C'est le Comte de Grignan, son gendre, qui prononça, lors de ses obsèques, le plus bel hommage : *«C'était une femme forte. Elle a envisagé dès les premiers jours de sa maladie, la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes.*

Cette femme si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait, n'a trouvé que du courage et de la religion quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle» !

Le livre de Stéphane Maltere, professeur de lettres à Clermont-Ferrand, est le fruit de recherches poussées sur le XVII^e siècle. Il fait revivre la précieuse épistolaire, si vivante, si active, si curieuse de la vie qu'elle ait été dans les mondanités parisiennes, sur ses terres bretonnes ou au Parlement de Rennes où elle avait son mot à dire, qu'elle défende au mépris de toute prudence Nicolas Fouquet lors de son procès ; ou qu'elle décrive avec beaucoup d'esprit les commérages ou les ridicules de la cour : L'attrait des lettres de la chère Marquise reste intact et continue à nous enchanter. *«Ma bonne, que j'ai eu de plaisir à entrer en amitié avec elle...» !*

Alice FULCONIS

«MADAME DE SEVIGNE» de STEPHANE MALTERE : Editions Gallimard, Collection : Folio biographies. 345 pages. 13,00 €.